

*La « grande révolte obéissante à Dieu »¹ :
de Victor Hugo à Claude Vigée*

par Anne Mounic

Cet essai naît d'un remords. En effet, dans mon étude sur l'œuvre de Claude Vigée, parue en 2005, j'avais mentionné² l'évocation de l'entretien³ qu'il eut avec Gaston Bachelard à l'été 1955 et durant lequel les deux hommes avaient parlé du poème de Hugo, extrait de la première partie, « D'Eve à Jésus », de *La Légende des siècles*, Première série (1859), « Booz endormi ». J'y avais également souligné⁴ une parenté avec Hugo, qui tient non seulement au souffle qui se dégage de *La lutte avec l'ange* (1950), mais également à une disposition d'esprit. C'est la qualité de cette commune mesure et sa portée exacte que j'aimerais approfondir aujourd'hui, car je n'ai pas, auparavant, mis cet aspect suffisamment en valeur. Pourtant, ce rapprochement me semble pouvoir nous éclairer, non seulement en ce qui concerne l'œuvre de Claude Vigée, mais aussi, plus largement, en ce qui concerne la valeur du poème au sein de notre modernité. Quand j'ai parlé de ce remords, au téléphone, avec Claude Vigée, il m'a confirmé l'importance pour lui de Hugo, en précisant : « Oui, Hugo, *La Légende des siècles*. »

Perspective générale : force et infini

Dans le vers de Hugo cité dans le titre de mon essai : « C'est la grande révolte obéissante à Dieu ! », le paradoxe qui fait de la « révolte » une obéissance m'intéresse, car ce n'est pas au Dieu du dogme que le poète prône obéissance, mais à la force de vie qui brave l'impossible. Dans « Plein ciel », il met en scène, en effet, un « navire en marche »⁵ : « Qu'est-ce que ce navire impossible ? C'est l'homme. »⁶ Un humanisme se dessine, qui ne se circonscrit pas aux limites humaines, celles de la connaissance, de la raison ou de la juridiction, c'est-à-dire dans un présent qui tient ses limites du passé, mais projette son élan, et sa puissance, dans le devenir. On pourrait parler d'un humanisme de l'ouvert, ou de l'avenir.

C'est Isis qui déchire éperdument son voile !
C'est du métal, du bois, du chanvre et de la toile,

1 Victor Hugo, « Plein ciel », « Vingtième siècle », *La légende des siècles*, Première série (1859), in *Œuvres complètes, Poésie II*. Edition de Jean et Sheila Gaudon. Paris : Laffont Bouquins, 2002, p. 811.

2 Anne Mounic, *La poésie de Claude Vigée : Danse vers l'abîme et Connaissance par joui-dire*. Paris : L'Harmattan, 2005, p. 9.

3 Claude Vigée, « Sous la tente d'éternité : Une leçon de poésie chez Gaston Bachelard », *Danser vers l'abîme*. Paris : Parole et Silence, 2004, pp. 189-193.

4 Anne Mounic, *La poésie de Claude Vigée : Danse vers l'abîme et Connaissance par joui-dir*, op. cit., p. 56.

5 Victor Hugo, « Plein ciel », « Vingtième siècle », *La légende des siècles*, Première série (1859), in *Œuvres complètes, Poésie II*, op. cit., p. 810.

6 *Ibid.*, p. 811.

C'est de la pesanteur délivrée, et volant ;
C'est la force alliée à l'homme étincelant,
Fière, arrachant l'argile à sa chaîne éternelle ;
C'est la matière, heureuse, altière, ayant en elle
De l'ouragan humain, et planant à travers
L'immense étonnement des cieux enfin ouverts !

- 26 -

Isis, nous indique en note Jean Gaudon, incarne le mystère et suggère son dévoilement. Nous songeons au romantisme allemand et à Novalis notamment, dont *Les Disciples à Saïs* conte ce type de quête. Le poète allemand, dans ses notes qui se rapportent à cette œuvre, écrit, en décembre 1798 : « Isis – la Vierge – le voile – façon de traiter avec mystère la science naturelle. »⁷ Il notait, en mai de la même année : « Quelqu'un y parvint – qui souleva le voile de la déesse, à Saïs. – Mais que vit-il ? Il vit – merveille des merveilles – soi-même. » La préservation de ce que le poète romantique nomme « mystère », dans la relation avec la « Nature », épargne à cette dernière son exil dans l'inerte. Elle n'est en effet pas considérée comme objet de connaissance, mais comme sujet en devenir, ressemblant et répondant. L'esprit est porté à sa « contemplation créatrice »⁸ par « le grand désir, la divine aspiration vers ces êtres qui nous ressemblent » ; l'élan spirituel et le devenir naturel communient selon un rapport qui n'est pas celui de la survie, ou Je-Cela, selon les termes de Martin Buber, mais celui de la participation, ou Je-Tu.⁹ « Et si maintenant il se livre tout à fait à la *contemplation* de ce phénomène primordial, s'il s'y abîme tout entier, alors devant lui se déploie, comme un spectacle sans mesure dans un temps et un espace nouveaux, l'histoire de la création de la Nature ; et chaque point qui s'arrête, se fixe dans la fluidité infinie, lui est une révélation nouvelle du génie de l'amour, un nouveau mariage du toi et du moi. »¹⁰ Parlant de « méditation créatrice », Novalis n'oppose pas connaissance et capacité créatrice et déduit de cette complicité de « créer et savoir », « ce moment, créateur entre tous, de la jouissance essentielle, de la profonde et intérieure auto-conception ». Souvenons-nous de « l'inceste heureux »¹¹, qui acquiesce à l'existence terrestre et à son perpétuel devenir sans s'exiler dans un fantasme d'éternité. Cette « identification substantielle » dont parle Claude Vigée dans *L'Été indien*, nous la trouvons dans les vers de Hugo cités plus haut : « C'est la matière, heureuse, altière, ayant en elle / De l'ouragan humain ». Et cette matière étonne les cieux, qui s'ouvrent. L'ouvert est résonance.

Dans *Mélancolie solaire* (2008), Claude Vigée se disait « maternaliste », en précisant qu'il se reconnaissait comme tel « à condition que la matière, la substance mère du cosmos visible et invisible, soit de nature céleste autant que terrienne. Sinon, nous n'aurions pas les mots vivants qui participent des deux royaumes. Ils passent

7 Novalis, *Les disciples à Saïs* (1798), in *Œuvres complètes : Romans, Poésies, Essais*. Edition d'Armel Guerne. Paris : Gallimard, 1975, p. 67.

8 *Ibid.*, p. 59.

9 Martin Buber, « Les mots-principes », *Je et tu* (1923). Présentation inédite de Robert Misrahi. Avant-propos de Gabriel Marcel. Préface de Gaston Bachelard. Paris : Aubier, 2012, pp. 35-67.

10 Novalis, *Les disciples à Saïs* (1798), in *Œuvres complètes : Romans, Poésies, Essais, op. cit.*, p. 59.

11 Claude Vigée, *Journal de l'Été indien* (1957) : *Il n'y a pas de temps profane*. Saint-Maur : Parole et Silence, 2000, p. 43.

tous par notre corps animé »¹². Le lecteur de Chestov, pas plus que le lecteur de Goethe et des romantiques allemands, ne peut consentir à un monde figé dans l'inerte de l'objet de connaissance, et voué, de ce fait, à la fragmentation. « L'avenir vivant s'accumule, clairement incarné dans chaque germe tombé nu des branches. Je suis en rapport avec tout cela, je *deviens* vraiment, dans ce sous-bois dont les racines enfouies sous les pierres sont mes aïeux, et les brindilles extrêmes des bouleaux ondulant au vent mes petites-filles, par la sympathie unifiante du regard. »¹³ Participant du mouvement du monde, nous accueillons en nous la force même qui le meut et fait de nous des êtres vivants. Revenons aux vers de Hugo cités plus haut : « C'est la force alliée à l'homme étincelant, / Fièvre, arrachant l'argile à sa chaîne éternelle ». La création, c'est-à-dire le surgissement de la vie, s'impose comme violence pour s'échapper de cette éternité refermée sur elle-même et stérile. C'est ainsi que le *Zohar* la présente, s'appuyant sur les versets de la Genèse, et y trouvant « feu violent », « tremblement de terre », « Souffle grand et violent »¹⁴, pour briser l'enfermement dans l'unité première et faire « surgir ces engendrement »¹⁵. C'est par le truchement des lettres et du langage que l'esprit humain participe de cette perpétuelle germination du monde. « Audace humaine ! effort du captif ! sainte rage ! / Effraction enfin plus forte que la cage ! »¹⁶, s'exclame Hugo juste après les vers cités plus haut. Le mot d'« audace » éveille, chez le lecteur de Chestov, puis de Fondane, l'idée de s'affranchir des limites imposées par la philosophie de la connaissance afin de renouer avec le souffle épique d'une temporalité assumée et ouverte vers l'avenir. « Splendeur », écrit le *Zohar*, « c'est l'au-commencement, l'antériorité absolue dont le nom est 'Je serai'. »¹⁷ Claude Vigée disait, dans *Mélancolie solaire* : « L'œuvre philosophique, ou même scientifique, comporte sa propre clôture. Une fois qu'on l'a pensée, elle se referme. Par contre, il faut penser la poésie sans arrêt. Et jamais à fond. »¹⁸ Le souffle créateur ouvre l'infini.

Hugo se défait des clôtures tout humaines. Il dénonce les rigueurs des lois coercitives, soumises au pouvoir en place, dans *Notre-Dame de Paris* (1832), *Les Misérables* (1862) ou *L'Homme qui Rit* (1869). Il récusé le tragique de la ségrégation sociale ainsi que la condamnation de l'infini par la religion ou par la science. Il note, en avril 1863, dans le Manuscrit 24 790, intitulé « Océan prose », sous le titre « La religion et la science contre l'Infini » : « L'infini, n'étant pas palpable, ni visible, ni compréhensible, est rejeté. La religion ne veut pas de ce mystère-là, et la science n'accepte aucun mystère. Or qu'est-ce que le mystère ? C'est notre enveloppe. [...] Le savant crie : Je ne veux pas de toi, infini, et, profonde voix de l'ombre, l'infini répond : je suis ton âme. »¹⁹ L'infini, c'est ce qu'engendre le sujet qui déploie sa force créatrice interne : « Les grands poètes [esprits] rétablissent la situation, ils comblent la lacune, ils remettent l'homme intérieur en équilibre. Contenant une

12 Claude Vigée, *Mélancolie solaire*. Paris : L'Harmattan, 2008, p. 210.

13 Claude Vigée, *Journal de l'Été indien* (1957) : *Il n'y a pas de temps profane*, op. cit., p. 7.

14 Le *Zohar*. Édition de Charles Mopsik. Lagrasse : Verdier, 1981, p. 97.

15 *Ibid.*, p. 94.

16 Victor Hugo, « Plein ciel », « Vingtième siècle », *La légende des siècles*, Première série (1859), in *Œuvres complètes, Poésie II*, op. cit., p. 811.

17 Le *Zohar*, op. cit., p. 94.

18 Claude Vigée, *Mélancolie solaire*, op. cit., p. 33.

19 Victor Hugo, « Manuscrit 24 790, « Océan prose », avril 1863, in *Œuvres complètes : Océan*. Édition de René Journet. Paris : Laffont, 2002, p. 22.

plus grande quantité d'infini, ils contiennent une plus grande quantité d'âme. Là est le secret de leur utilité sociale et de leur puissance civilisatrice. »²⁰

Ainsi, le poète s'élève contre un certain pessimisme scientifique qui rejoint le pessimisme philosophique, proclamant que tout ce qui naît doit mourir : « La mort n'est pas. Tout est la vie. La vie est partout. Quelle vie ? La nôtre ? Oui et non. Oui, comme principe. Non, comme forme. »²¹ Le philosophe, lui, ne voit pas Dieu, c'est-à-dire ce principe de vie qui ne cesse de se déployer. « Il vendait aux païens des malédictions »²². Il vit « dans un réduit » et s'essouffle : « Larves exténuées, / Qu'est-ce que nous cherchons ? »²³ En termes vigéens et bibliques, le poète choisit la vie : « Donc croyons à la Vie. »²⁴ Et celle-ci se déploie à l'infini comme force, dont le poète se fait le chantre. Même si Hugo le critique dans *Les Misérables*, en le disant insensible à la douleur humaine, lui préférant le spectacle de la nature,²⁵ on songe à Goethe qui, dans le *Premier Faust*, fait du poète le révélateur de la force humaine : « La force de l'homme, par le poète révélée. »²⁶

La force spirituelle du sujet, cet infini de l'âme, ce souffle épique qui sans cesse conduit de l'avant, s'incarne dans le vers. Dans mon étude, je citai, en observant que la poésie de Claude Vigée pouvait s'aborder dans des termes semblables, cette remarque de Bachelard à propos du poème de Hugo : « Bachelard me fait remarquer dans le texte de Hugo la présence alternée, à la fois conflictuelle et conciliée, des éléments primordiaux : le feu, l'air, le minéral masculin, la terre féminine noyée dans les eaux de la nuit nuptiale. En elle, germent, comme les étoiles filantes ou les grains d'orge innombrables, les promesses inouïes de l'avenir humain. »²⁷ Dans ce poème, le sixième de la première partie, « D'Eve à Jésus », Hugo utilise l'alexandrin, comme le fait Claude Vigée dans *La Lutte avec l'ange*, avec ou sans rime, en utilisant aussi le vers de quatorze syllabes, plus ample. Hugo choisit dans « Booz endormi », le quatrain à rimes embrassées. L'alexandrin est prépondérant dans l'ensemble de l'œuvre, « Première série » (1859), « Nouvelle série » (1877) et « Dernière série » (1883), dont l'intention est ambitieuse : « Exprimer l'humanité dans une espèce d'œuvre cyclique ; [...] faire apparaître, dans une sorte de miroir sombre et clair [...] cette grande figure une et multiple, lugubre et rayonnante, fatale et sacrée, l'Homme ; [...] »²⁸ L'abord est très varié : « ... sous tous ses aspects, histoire, fable, philosophie, religion, science, lesquels se résument en un seul mouvement d'ascension vers la lumière ». Qui

20 Ibid., p. 23.

21 Victor Hugo, « Proses philosophiques de 1860-1865 », in *Œuvres complètes : Critique*. Présentation de Jean-Pierre Reynaud. Notes et notices par Anne Ubersfeld, Anthony R.W. James, Bernard Leuillot, Yves Gohin. Paris : Laffont, 2002, p. 676.

22 Victor Hugo, « Dieu invisible au philosophe », « D'Eve à Jésus », *La légende des siècles*, Première série (1859), in *Œuvres complètes*, *Poésie II*, op. cit., p. 586.

23 Ibid., p. 387.

24 Victor Hugo, « Proses philosophiques de 1860-1865 », in *Œuvres complètes : Critique*, op. cit., p. 676.

25 « Dieu leur éclipsa l'âme. C'est là une famille d'esprits, à la fois petits et grands. Horace en était, La Fontaine peut-être ; magnifiques égoïstes de l'infini, spectateur tranquilles de la douleur, qui ne voient pas Néron s'il fait beau, auxquels le soleil cache le bûcher, [...]. Victor Hugo, *Les Misérables* (1862), tome II. Edition d'Yves Gohin. Paris : Gallimard Folio, 2004, p. 602.

26 Johann Wolfgang von Goethe, Prologue sur le théâtre, *Faust I*, vers 157. Edition de Jean Lacoste et Jacques Le Rider. Paris : Bartillat, 2009, p. 193.

27 Claude Vigée, « Sous la tente d'éternité : Une leçon de poésie chez Gaston Bachelard », *Danser vers l'abîme*, op. cit., p. 191.

28 Victor Hugo, préface à *La légende des siècles*, Première série (1859), in *Œuvres complètes*, *Poésie II*, op. cit., p. 565.

plus est, dans la lignée de ce que nous venons de mettre en valeur, l'être humain ne s'exile pas du monde : « Comme on le verra, l'auteur, en racontant le genre humain, ne l'isole pas de son entourage terrestre. Il mêle quelquefois à l'homme, il heurte à l'âme humaine, afin de lui faire rendre son véritable son, ces êtres différents de l'homme que nous nommons bêtes, choses, nature morte, et qui remplissent on ne sait quelles fonctions fatales dans l'équilibre vertigineux de la création. »²⁹ Booz endormi dort en pleine nature cultivée, « auprès des boisseaux pleins de blé »³⁰, « sous la feuillée »³¹, mais aussi « parmi les siens »³², dans une « ombre [...] nuptiale, auguste et solennelle »³³ où volent « sans doute » les anges. Ce monde de l'esprit participe pleinement du monde terrestre : « La respiration de Booz qui dormait, / Se mêlait au bruit sourd des ruisseaux sur la mousse »³⁴. L'activité humaine s'élève à la lumière dans la vision de Ruth :

Le croissant fin et clair parmi ces fleurs de l'ombre
Brillait à l'occident, et Ruth se demandait,

Immobile, ouvrant l'œil à moitié sous ses voiles,
Quel dieu, quel moissonneur de l'éternel été,
Avait, en s'en allant, négligemment jeté
Cette faucille d'or dans le champ des étoiles.

La vie s'affirme en dépit de la mort en cette promesse de fécondité alliée à la fertilité. La faucille elle-même monte à la lumière. Le songe de Ruth se confond avec la verticalité de l'arbre de Jessé, dont rêve Booz, tandis que son sommeil s'accorde avec l'horizontalité de la vie terrestre. Ces deux dimensions se retrouvent dans les vers suivants :

Une immense bonté tombait du firmament ;
C'était l'heure tranquille où les lions vont boire.

Le lecteur de l'œuvre de Claude Vigée reconnaîtra là les deux dimensions inséparables de l'extase et de l'errance, la première portant la seconde à sa splendeur, grâce à une forme de reprise qui est projection dans l'avenir.

j'entends croître du fond des eaux l'appel de milliers d'êtres
qui souffrent de la solitude où les force l'oubli,

29 *Ibid.*, pp. 567-568.

30 Victor Hugo, « Booz endormi », « D'Eve à Jésus », *La légende des siècles*, Première série (1859), in *Œuvres complètes, Poésie II*, *op. cit.*, p. 584.

31 *Ibid.*, p. 585.

32 *Ibid.*, p. 584.

33 *Ibid.*, p. 585.

34 *Ibid.*, p. 586.

et semblent vivre dans l'attente ineffablement douce
du rayon d'un bras fraternel qui se lève sur eux.³⁵

- 30 -

Les eaux errantes, forçant à l'oubli, appellent à une transcendance fraternelle et lumineuse, combinatoire des éléments et des contraires, qui s'opère dans le temps humain et la réciprocité. Hugo met lui aussi en valeur la fraternité humaine dans « Booz endormi » : « Et, toujours du côté des pauvres ruisselants, / Ses sacs de grains semblaient des fontaines publiques. »³⁶ Cette eau de la générosité, verticale, devient elle-même transcendance. On trouve semblable mouvement chez Claude Vigée :

Foules forêts et firmaments vont la main dans la main
Dresser comme une échelle aux murailles du vent :
Qui la rejette, en vain s'acharne à conjurer l'aurore,
Il reste en nos prisons captif et gémissant.
Mais celui qui l'assaille avec un mouvement d'amour
Et paie au prix du sang le lourd droit de péage
Verra sur les récifs de l'aube une fontaine croître
Dont le flot lavera les larmes du voyage.³⁷

La générosité libère l'avenir.

Dans *La lune d'hiver* (1970), Claude Vigée revient sur son « effort spirituel »³⁸, entrepris durant ses années de jeunesse, qui furent aussi années de guerre, « au milieu des pires difficultés intérieures et intimes, dont la solitude, la guerre, la persécution, la pauvreté ne sont pas les pires ». Il explique alors qu'il lui fallut s'engager et « assumer, dans une perspective à la fois humaine, historique, et politique, ce qui ne fut d'abord en moi qu'un orage affectif, une réaction d'indignation impuissante. De l'indignation, il fallait passer à l'histoire. Le scandale vécu dans l'âme ne suffisait pas »³⁹. Il ne se satisfait pas alors du rôle de *penseur indifférent*⁴⁰ que dénonce Hugo dans *Les Misérables*. Toutefois, l'auteur de *La Légende des siècles* envisageait que planerait, au vingtième siècle, « ivre de firmament, / La liberté dans la lumière »⁴¹, mais l'utopie ne fut pas exactement au

35 Claude Vigée, *La lutte avec l'ange*, in *Jusqu'à l'aube future*. Revue *Peut-être* n° 9, janvier 2018. Numéro spécial. Chalifert : Association des Amis de l'Œuvre de Claude Vigée, 2018, p. 21.

36 Victor Hugo, « Booz endormi », « D'Eve à Jésus », *La légende des siècles*, Première série (1859), in *Œuvres complètes, Poésie II*, *op. cit.*, p. 584.

37 Claude Vigée, *La lutte avec l'ange*, in *Jusqu'à l'aube future*. Revue *Peut-être* n° 9, *op. cit.*, p. 27.

38 Claude Vigée, *La lune d'hiver* (1970). Paris : Champion, 2002, p. 94.

39 *Ibid.*, p. 68.

40 « L'indifférence de ces penseurs, c'est là, selon quelques-uns, une philosophie supérieure. » Victor Hugo, *Les Misérables* (1862), tome II, *op. cit.*, p. 602.

41 Victor Hugo, « Plein ciel », « Vingtième siècle », *La légende des siècles*, Première série (1859), in *Œuvres complètes, Poésie II*, *op. cit.*, p. 822.



Rem, *Stratigraphie mentale*. Estampe.

rendez-vous. L'énergie titanesque qui animait Hugo, même s'il était conscient de l'ambivalence de l'histoire,⁴² se transforme chez Claude Vigée.

De Prométhée à Jacob

- 32 -

« Ceux qui vivent, ce sont ceux qui luttent »⁴³, écrit, dans *Châtiments* (1853), Hugo, dont la pensée s'incarne dans des figures mythiques aussi bien que bibliques. « Qui désespère a tort »⁴⁴, affirme-t-il dans *Les Misérables*, après avoir affirmé que le « progrès est le mode de l'homme » et permet d'entrevoir la terre promise, « quelque Chanaan splendide dévoilant tout à coup son horizon ». Toutefois, il désespère de la science, qui, en dépit des limites que s'assigne la connaissance, se trouve toujours confrontée à l'inconnu, mais déduit de sa réflexion que « l'ascension » de l'homme est « ténébreuse »⁴⁵ et qu'elle mêle, ainsi que le récit qu'il compose dans *Les Misérables* le prouve, le mal et le bien, le jour et la nuit. « Le mal transfiguré par degrés fait le bien »⁴⁶ : ce vers extrait de « Sécurité du penseur » résume la démarche du poète quand il conte l'épopée de Jean Valjean. La figure de Prométhée, titan vaincu et détenu dans « on ne sait quel enfer fastidieux »⁴⁷, est une figure d'expiation, qui exprime le sort de Napoléon vaincu :

Il est, au fond des mers que la brume enveloppe,
Un roc hideux, débris des antiques volcans.
Le Destin prit des clous, un marteau, des carcans,
Saisit, pâle et vivant, ce voleur du tonnerre,
Et, joyeux, s'en alla sur le pic centenaire
Le clouer, excitant par son rire moqueur
Le vautour Angleterre à lui ronger le cœur.⁴⁸

Le sort du titan voleur, au profit de l'homme, du feu divin s'associe, à travers la description du torturé dans *L'Homme qui Rit* (1869), au tourment de Jésus crucifié. On découvre ces silhouettes du supplice au terme d'une chute : « Il croula. », dans *Châtiments* ; dans le roman, le protagoniste, Gwynplaine, descend aux enfers, laissant toute espérance, et aperçoit cet homme que les juges tourmentent au nom de la loi humaine. Ce

42 « La révolution française / C'est le salut, d'horreur mêlé. / De la tête de Louis XVI, / Hélas ! la lumière a coulé. » Victor Hugo, XIV. « Rupture avec ce qui amoindrit », in *La légende des siècles*, Dernière série (1883), *Œuvres complètes, Poésie III*. Présentation de Jean Delabroy. Paris : Laffont, 2002, p. 651.

43 Victor Hugo, « Déjà nommé », IV. « La religion est glorifiée », *Châtiments* (1853), in *ibid.*, p. 99.

44 Victor Hugo, *Les Misérables* (1862), tome II, *op. cit.*, p. 621.

45 Victor Hugo, « Sécurité du penseur », *L'âne* (1880), in *Œuvres complètes, Poésie III, op. cit.*, p. 1111.

46 *Ibid.*, p. 1112.

47 Victor Hugo, « Ce que les géants sont devenus », III. Entre géants et dieux, *La Légende des siècles*, Nouvelle série (1877), in *ibid.*, p. 219.

48 Victor Hugo, « Expiation », V. L'autorité est sacrée. *Châtiments*, in *Œuvres complètes, Poésie II, op. cit.*, p. 130.

mouvement d'« enlissement »⁴⁹ suscite une réaction d'arrachement visant à la délivrance. « L'œuvre du genre humain, c'est de délivrer l'âme »⁵⁰. En termes d'éléments, l'enlissement scelle l'alliance de la terre et de l'eau pour vaincre la « résistance par un redoublement d'étreinte »⁵¹ : « C'est le naufrage ailleurs que dans l'eau. C'est la terre noyant l'homme. La terre, pénétrée d'océan, devient piège. Elle s'offre comme une plaine et s'ouvre comme une onde. L'abîme a de ces trahisons. »⁵² Hugo, en plusieurs endroits, notamment dans *L'Homme qui Rit*, qu'Henri Meschonnic qualifie justement de « livre de l'engloutissement »⁵³, et dans « Pleine mer », sans parler des *Travailleurs de la mer* (1866), décrit avec force les tourments du naufrage, la lutte de l'homme aux prises avec l'abîme : « L'abîme ; on ne sait quoi de terrible qui gronde »⁵⁴. La délivrance, elle, mène l'être au « jour qui monte et qui s'épanouit »⁵⁵. Lumière et feu s'incarnent dans l'élan du cheval, qui devient, comme le centaure de Maurice de Guérin, la figure de la force de vie primordiale.

Les quatre ardents chevaux dressaient leur poitrail d'or ;
Faisant leurs premiers pas, ils se cabraient encor
Entre la zone obscure et la zone enflammée ;
De leurs crins, d'où semblait sortir une fumée
De perles, de saphyrs, d'onyx, de diamants,
Dispersée et fuyante au fond des éléments,
Les trois premiers, l'œil fier, la narine embrasée,
Secouaient dans le jour des gouttes de rosée ;
Le dernier secouait des astres dans la nuit.

Hugo donne une énergie nouvelle à l'image mythologique traditionnelle du char du soleil. Ces vers, toujours extraits de « Le bleu », soulignent la force surgissante de l'aurore qui parvient à dominer à la fois l'eau, intégrant la « rosée », et la nuit. Les vers de Claude Vigée, qui suivent, extraits du « Soliloque de l'ange au gué de Phanuel », dans « Bûchers de ténèbres », font de l'échec de Prométhée une chute, dont le « voleur foudroyé » ne se relève que grâce à la force du centaure, figure composite, alliance de l'esprit et de l'animal, de la matière terrestre et du feu de vie (« L'ange a pour chrysalide une hydre »⁵⁶, écrit Hugo dans « Sécurité du penseur »). Chez Claude Vigée, c'est l'ange qui parle.

49 « L'enlissement, c'est le sépulcre qui se fait marée et qui monte du fond de la terre vers un vivant. Chaque minute est une ensevelisseuse inexorable. » Victor Hugo, *Les Misérables* (1862), tome II, *op. cit.*, p. 687.

50 Victor Hugo, « Tout le passé et tout l'avenir », *La Légende des siècles*, Nouvelle série, in *Œuvres complètes, Poésie III*, *op. cit.*, p. 469.

51 Victor Hugo, *Les Misérables* (1862), tome II, *op. cit.*, p. 687.

52 *Ibid.*, p. 688.

53 Henri Meschonnic, « Recommencements de l'inachevable », in *Pour la poétique IV : Écrire Hugo*. Paris : Gallimard, 1977, p. 165.

54 Victor Hugo, « Pleine mer », « Vingtème siècle », *La légende des siècles*, Première série (1859), in *Œuvres complètes, Poésie II*, *op. cit.*, p. 805.

55 Victor Hugo, « Le bleu », « Le satire », « Seizième siècle », *La légende des siècles*, Première série (1859), in *Œuvres complètes, Poésie II*, *ibid.*, p. 737.

56 Victor Hugo, « Sécurité du penseur », *L'âne* (1880), in *Œuvres complètes, Poésie III*, *op. cit.*, p. 1112.

« L'homme, s'il se découvre au cœur de mon absence
Et sent la nudité terrible de son être,
Aspire à s'emparer des fables du soleil.
Mais les éclairs jaloux gardent le feu du ciel :
Le voleur foudroyé s'écroule dans le sable
Où mille compagnons partagent sa misère.
Dès lors il voit bleuir les jours avec terreur
Et s'enfouit dans l'hiver pour centaure en surgir
Enflammant du sabot la glace violée.
De cet arbre de chair écartelant l'écorce,
Un serpent qui s'enfonce au plus vif des racines
Le pousse furieux dans mes bras étrangers.
Saura-t-il soutenir à l'ombre de lui-même
Le combat qui ferait d'un ange son égal ?
[...] »⁵⁷

Dans « La naissance du chant » (*L'Héritage du feu*), « l'étalon noir et blanc harnaché d'écarlate » devient un « titan »⁵⁸. On sait que l'auteur de *La lutte avec l'ange* est aussi celui de *Délivrance du souffle* (1977). Le poète, comme Joseph, est enfermé dans un puits, décrit, chez Hugo, comme « bouche obscure de l'enfer »⁵⁹ :

Chacun meurt étouffé. Je crie
seul et nu dans mon puits.⁶⁰

La parole le délivrera :

Mais pour une autre bouche et dans une autre année
la grappe de topaze a mûri sur la langue,
l'espace a enfanté sa neuve psalmodie :
hélice de feu sous la voûte
du seul palais incorruptible
où s'éveille le cri d'un homme extrême, qui
apparaît
et qui chante
pour rédimier le temps.⁶¹

57 Claude Vigée, *La lutte avec l'ange*, in *Jusqu'à l'aube future*. Revue *Peut-être* n°9, *op. cit.*, p. 26.

58 Claude Vigée, *L'Héritage du feu*, in *ibid.*, p. 398.

59 Victor Hugo, « Les oubliettes », II. « Eviradnus », V. « Les chevaliers errants », *La Légende des siècles*, in *Œuvres complètes, Poésie II*, *op. cit.*, p. 675.

60 Claude Vigée, *Délivrance du souffle* (1977), in *Jusqu'à l'aube future*. Revue *Peut-être* n°9, *op. cit.*, p. 292.

61 *Ibid.*, p. 293.

La pierre précieuse, qu'on trouvait chez Hugo, s'associe, ici aussi, avec l'appel de la lumière et la force spirituelle. Chez le poète de *La Légende des siècles*, cette force titanesque qui conduit à Dieu, prend le nom de Phitos. Le titan, jeté par les dieux de l'Olympe au souterrain, « fouille le passé, l'avenir, le néant »⁶², et, s'armant de l'énergie de l'animal (« L'Effort »), parvient à se libérer pour, à l'aube, entrevoir une révélation : « O dieux, il est un Dieu ! »⁶³

Le Dieu de Hugo « résiste »⁶⁴, non seulement contre l'oppression et le dogme, mais aussi contre la notion de fatalité, que le pouvoir prend à son service. Ce Dieu s'oppose à l'omnipotence du sort, car Il est force de vie.

Mais Dieu résiste.

Nous l'avons dans nos cœurs, et pas déraciné.
Je veux mourir en lui, car en lui je suis né ;
Et je sens dans mon âme où tout l'aime et le nomme
Que c'est du droit de Dieu qu'est fait le droit de l'homme.

Ce Dieu est la force de l'homme, car il en transcende les limites dans le sens du possible et de l'infini. Il brise l'enfermement dans les rigueurs du présent. L'avenir est fait de « sainte colère » et de « sainte pitié »⁶⁵ ; le « Progrès » s'avère un « immense marcheur, jamais découragé »⁶⁶ et « l'aube où Dieu se montre »⁶⁷ révèle aussi l'amour. Chez Claude Vigée aussi, la colère se joint à l'espérance :

Quand le vent plonge dans la nuit nos funèbres cités
Le cri de l'homme emplit l'espace d'épouvante.
Arrachant au soleil un fruit de suprême colère
Il frappe ces troupeaux sur la céleste sente
Qui vont quêtant à pas égaux dans le parc sidéral
La pâture invisible et poreuse du temps.
Chevaliers de bonne espérance, écumeurs de lumière,
Croisés qui dans l'été brûlez en pénitents,
Toute la terre est votre attente et le fardeau des morts
Ne retombe aujourd'hui que pour la féconder.
Clamez clamez sauvagement vos souffrances, mes frères :
Les astres seulement pourront vous seconder.⁶⁸

62 Victor Hugo, « Sous l'Olympe », « Le Titan », III. « Entre géants et dieux », *La Légende des siècles*, Nouvelle série, in *Œuvres complètes, Poésie III, op. cit.*, p. 218.

63 Victor Hugo, « La découverte du titan », III. « Entre géants et dieux », *La Légende des siècles*, Nouvelle série, in *ibid.*, p. 225.

64 Victor Hugo, « L'élégie des fléaux », *La Légende des siècles*, Nouvelle série, in *ibid.*, p. 515.

65 *Ibid.*, p. 517.

66 Victor Hugo, XIII. « L'amour », *La Légende des siècles*, Dernière série, in *ibid.*, p. 639.

67 *Ibid.*, p. 640.

68 Claude Vigée, « Bûcher de ténèbres », *La lutte avec l'ange*, in *Jusqu'à l'aube future*. Revue *Peut-être* n°9, *op. cit.*, p. 27.

Et Dieu articule une promesse : « Je les rachète afin qu'ils s'enivrent et dansent dans la nuit, / dit le Survenant, car à ma joie je les destine. »⁶⁹ Il est la vie, dans son ambivalence :

Seigneur, tu m'es apparu dans ta force et je ne veux plus penser qu'en toi.
Laisse-moi t'adorer comme il te plaît, par le chant et par le silence.
Toutes les lignes sont en toi, le seul pressentiment dirige les fleuves qui s'écoulent
[de ton sein.
Je marche à la surface de la terre, parmi les déchus qui rient de douleur et
[d'impuissance, et je ris avec eux.
Mais tu tiens les tenailles du doute comme les tisons de la foi : écrase-moi,
[transperce-moi, que je te sente.
Seule ton absence me serait fatale ; comme la présence de l'air et de l'eau, ton
[regard me rend vivant dans l'âme.
Tu m'as donné le temps pour que je le sculpte : ne m'as-tu pas modelé par
[avance ?
Si tu me l'offres, c'est par volonté d'amour : tu me combles parce que tu me
[désires.
[...]
Ton impatiente et rude volonté m'arrache aux carrières profondes, elle me réduit à
[la forme que tes genoux veulent étreindre :
Et c'est à moi que tu sembles confier le ciseau.
Tu m'accordes l'illusion de créer afin de boire plus tôt le vin mortel sur mes dents
Car tu es la puissance suprême que nous sommes en train de conquérir par notre
[sang, par notre sève et par nos larmes.⁷⁰

Dieu est à la fois confiance et étreinte, deux aspects contenus dans le personnage de Jacob qui, chez Hugo également, a son importance. Dans « Ce que dit la bouche d'ombre », il décrit l'échelle de la création, qu'a vue Jacob, « Qui va du roc à l'arbre et de l'arbre à la bête, / Et de la pierre à toi monte insensiblement »⁷¹ et « dans les profondeurs s'évanouit en Dieu ». Cette vision évoque la Kabbale hébraïque et l'arbre des *sefirot*. Le misérable qu'est Jean Valjean, (le mot, chez Hugo, n'est pas péjoratif), lutte avec sa conscience comme Jacob avec l'ange, « Lutte inouïe ! »⁷² Et ce combat, chez les deux poètes, vise la délivrance :

Jacob mon père
touché par l'ange
artistement et

69 *Ibid.*, p. 28.

70 *Ibid.*, p. 31.

71 Victor Hugo, « Ce que dit la bouche d'ombre », II. « Aujourd'hui », *Les Contemplations*, in *Œuvres complètes, Poésie II*, *op. cit.*, p. 537.

72 Victor Hugo, *Les Misérables* (1862), tome II, *op. cit.*, p. 794.

l'âme à vif
 dans le nerf du tressaut,
 comme ton pas blessé
 ce pays est devenu dansant
 boîteux
 instable
 arrachement au sol
 rythme hiatus sursaut,
 élan vers l'avenir !

Coupure du premier jardin,
 éclipse du chant cristallin,
 toi seul tu nous projettes
 au-delà de notre demeure calcinée,
 dans l'effrayant chemin
 béni de la rupture.

Parole de Jacob, angoissante et secrète,
 tu restitues l'éclat du feu planté jadis
 par la main d'Eve sa sœur sombre –
 au couchant de l'Eden qui vieillit sous les ronces –
 dans les cavités de la roche usée, silencieuse.⁷³

Le salut s'opère à l'instant de l'extase qui rassemble passé et avenir dans un présent lumineux de parole réparatrice, car elle acquiesce au devenir. Par ce consentement, le sujet modèle le temps qui le consume, mais s'incarne de sa substance proprement humaine. « O parturition ténébreuse de l'Etre ! »⁷⁴, s'écrit Hugo dans *Dieu* (1891). Dans cette étreinte, l'être humain écarte la fatalité. Hugo oppose à « l'esprit de l'Orestie » celui de « l'immense Apocalypse »⁷⁵ :

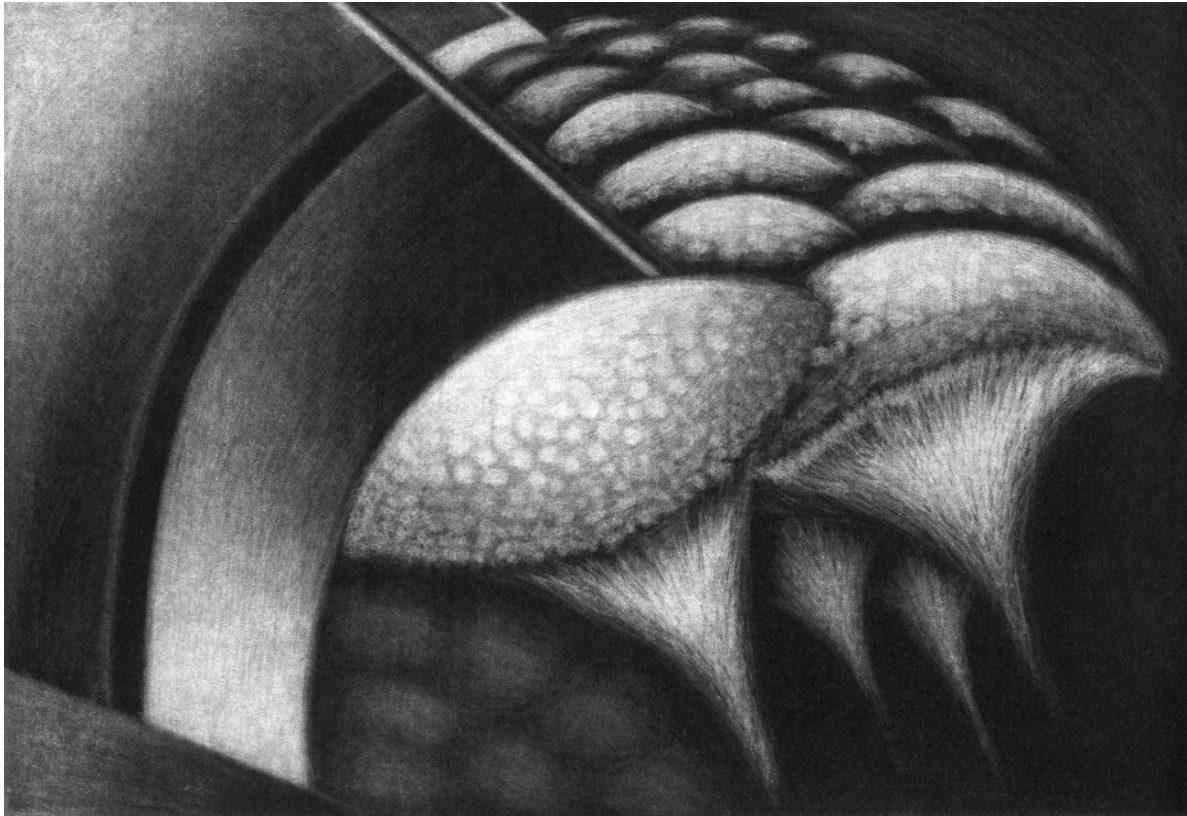
Ils passèrent. Ce fut un ébranlement sombre.
 Et le premier esprit cria : Fatalité !
 Le second cria : Dieu ! L'obscur éternité
 Répéta ces deux cris dans ses échos funèbres.⁷⁶

73 Claude Vigée, *Délivrance du souffle*, in *ibid.*, pp. 286-286.

74 Victor Hugo, I. « L'océan d'en haut », *Dieu* (1891), in *Œuvres complètes, Poésie IV*. Présentation de Bernard Leuillot. Notices et notes de divers auteurs. Paris : Laffont, 1986, p. 636.

75 Victor Hugo, « La vision d'où est sorti ce livre », *La Légende des siècles*, Nouvelle série, in *Œuvres complètes, Poésie III*, *op. cit.*, p. 192.

76 *Ibid.*, p. 193.



Michèle Joffrion, *Oscillations*. Manière noire.

L'obéissance à Dieu dont il était question au début de cet essai s'avère donc acquiescement à la vie conçue comme devenir. On s'affranchit du dualisme qui fait de l'absolu un refus du temps et un exil dans une éternité qui s'apparente à la mort en se vouant à l'inerte. On sait que Claude Vigée nomme « circoncision de Dieu »⁷⁷ ce refus du tragique et cette étreinte du divin par le sursaut de la parole. Refuser le tragique revient à choisir la vie.

Chez Hugo, dans cette opposition entre tragique et parole, on retrouve Prométhée. Le titan, cette fois-ci, est délivré par le poète, Orphée.

Il faut au dur vautour la proie ensanglantée.
La mienne me plaisait ; je mangeais Prométhée ;
Quand Orphée apparut, et me dit : Viens. J'allai,
Rauque et tout frémissant, vers cet homme étoilé.
Il chantait, et son hymne était une prière,
Et, lui, marchait devant, et je volais derrière ;
Et tout ce que je sais, ténèbres, c'est l'esprit,
C'est Orphée au front calme et doux, qui me l'apprit ;
Stupide, j'ai suivi cette voie enchantée ;
Et c'est ainsi que fut délivré Prométhée.⁷⁸

La parole poétique permet d'entrer dans un monde où étreindre le temps afin d'en faire l'instrument du possible humain. On pénètre ainsi un « peut-être » qui comporte tous les risques, sauf celui de l'inerte et de l'impuissance.

Tout germe est un fléau, tout choc est un désastre ;
La comète, brûlot des mondes, détruit l'astre ;
Le même être est victime et bourreau tour à tour,
Et pour le moucheron l'hirondelle est vautour.⁷⁹

Hugo emprunte à Goethe sa vision du démonique, sans le nommer et, ce me semble, en l'assombrissant. Il se réfère, par contre, explicitement aux Mères :

L'ombre en heurtant ses flots produit le chaos noir,
D'où sort la masse informe et brute, laissant voir

⁷⁷ Claude Vigée, *La lune d'hiver*, op. cit., p. 356.

⁷⁸ Victor Hugo, I. « L'océan d'en haut », *Dieu*, in *Œuvres complètes, Poésie IV*, op. cit., pp. 643-644.

⁷⁹ *Ibid.*, p. 622.

Dans ses plis ces noirceurs, ces larves, ces chimères
Que la nuit sombre appelle à voix basse les Mères ;
Et le père de tout, c'est le vague étoilé.⁸⁰

- 40 -

La lumière surgit de la nuit, non seulement comme complémentaire, mais aussi comme retour de la conscience sur la source vitale. La Fatalité, une des trois « déesses qui sont trois aveugles terribles », (les deux autres étant Vénus, à laquelle rien ne résiste, et Hécate, qui « tient l'enfer »), « s'adosse au grand ciel constellé » : « Le sort est tigre, Hécate est sphynx, Vénus est femme. » La vie humaine est une perpétuelle étreinte, par la conscience, de l'inconnu. Dieu, c'est l'avenir qui, pétri par l'homme, se fait « enfantement du mieux »⁸¹. Il est, dans chaque individu, l'âme qui lui permet d'échapper au fini. En ce sens, il se heurte au destin, qui tient du connu et de la limite. Le poète contraste deux mouvements : l'âme « tombe et s'emprisonne, ou monte et se délivre »⁸². La descente, ou emprisonnement, éveille l'image du labyrinthe, dans *L'Homme qui Rit*, par exemple, lorsque Gwynplaine s'enfonce dans la prison où les juges martyrisent leurs victimes : « pas de course possible dans ce corridor ; la fuite eût été forcée de marcher lentement ; ce boyau faisait des détours ; toutes les entrailles sont tortueuses, celles d'une prison comme celles d'un homme »⁸³.

Dans *Notre-Dame de Paris* (1832), Claude Frollo inscrit sur le mur de sa cellule, dans la tour de la cathédrale, ANANKH (ANANKE), que son frère Jehan, qui l'observe sans être vu, traduit immédiatement par « *Fatum* ; tout le monde n'est pas obligé de savoir le grec »⁸⁴. Pour l'archidiacre, cette fatalité tient à son amour pour Esmeralda, qui se présente comme une irrésistible pulsion interdite, une sorte de fléau, dès lors. Plus loin, la figuration se précise. Le prêtre arrête le geste de son interlocuteur qui allait sauver une mouche de l'emprise d'une araignée ; « laissez faire la fatalité »⁸⁵, lui enjoint-il, et l'on déduit de son discours qu'il l'est lui-même, cette fatalité, qui poussera au tourment et à la mort la jeune danseuse qui « cherche le printemps, le grand air, la liberté ».

L'araignée constitue, chez Hugo, un leitmotiv. La nécessité naturelle se confond avec la fatalité sociale : « La gargote Thénardier était comme une toile où Cosette était prise et tremblait. L'idéal de l'oppression était réalisée par cette domesticité sinistre. C'était quelque chose comme la mouche servante des araignées. »⁸⁶ La manière dont le Dieu de Hugo se comporte avec cet insecte révèle l'axe de sa poétique. Sous le titre « Puissance égale bonté », Dieu transforme le « monstre, si petit qu'il semblait un point noir »⁸⁷ en un « soleil » : « Une aube

80 *Ibid.*, p. 644.

81 *Ibid.*, p. 672.

82 *Ibid.*, p. 689.

83 Victor Hugo, *L'Homme qui Rit* (1869). Introduction de Pierre Albouy. Edition de Roger Borderie. Paris : Gallimard Folio, 2015, p. 501.

84 Victor Hugo, *Notre-Dame de Paris* (1832). Edition de Marieke Stein. Paris : GF-Flammarion, 2009, p. 390.

85 *Ibid.*, p. 403.

86 Victor Hugo, *Les Misérables* (1862). Tome I. Edition d'Yves Gohin. Paris : Gallimard Folio, 2004, p. 499.

87 Victor Hugo, « Puissance égale bonté », I. « D'Eve à Jésus », *La Légende des siècles*, Première série, in *Œuvres complètes, Poésie*

étrange erra sur cette forme vile ». L'aube se fait l'alliée de cette force généreuse qui métamorphose le destin en lumière. On réfléchira alors sur l'énigme contenue dans ce poème que Hugo écrivit à la fin de sa vie, *Dieu*, et qui commence par ces vers :

Et je voyais au loin sur ma tête un point noir.

Comme on voit une mouche au plafond se mouvoir,
Ce point allait, venait ; et l'ombre était sublime.⁸⁸

pour s'achever par celui-ci :

Et je vis au-dessus de ma tête un point noir.⁸⁹

Il est suivi de pointillés et d'une date : 12 avril 1855. On lisait auparavant : 'Le prodige / Sort éternellement du mystère, te dis-je. » En somme, comme le dirait Claude Vigée, il s'agit, en étreignant la fatalité, de choisir, non seulement la vie plutôt que la mort, mais, du même coup, de s'orienter vers l'avenir et l'ouvert plutôt que de se replier sur soi en refusant le monde et en esquivant la parole. Le point noir développe sa substance dans le poème. Jonas offre un exemple de l'attitude inverse, involutive ; il est « plongé dans le silence, tout resserré sur lui-même. Au lieu de rechercher le secours d'en haut, il se contracte dans l'oubli et le sommeil, inerte, replié comme un embryon dans le ventre de sa mère. Il choisit le chemin de l'involution »⁹⁰. De même, les « artistes de la faim » se retranchent, loin du monde, dans un exil stérile et formaliste.

L'intuition poétique s'achève dans l'appréhension incestueuse du néant. L'art poétique conduit au lettrisme, cette manifestation outrancière et grossière du formalisme acoustique. Le monde impur est éliminé de ce rapport qu'entretient le soi avec lui-même. Il est rejeté dans les ténèbres extérieures, traité comme inexistant. Mais dans cette involution, le moi conscient qui ne se rapporte qu'à lui-même subit aussi une métamorphose radicale. N'en déplaie à Rousseau et à Kant, l'expérience que poursuit le sujet humain dépourvu de monde n'est pas sans présenter pour lui de graves dangers : il entre dans une espèce d'exil perpétuel, ou de mort vivante.⁹¹

Mieux vaut, par l'inceste heureux, participer, d'un même élan, du monde et de soi.

Le lecteur de Claude Vigée se sera souvenu, lors de l'évocation de l'araignée chez Hugo, de « L'œuvre de l'araignée noire », poème d'*Apprendre la nuit* (1991), qui s'achève par ces vers :

II, *op. cit.*, p. 579.

88 Victor Hugo, « Le seuil du gouffre », *Dieu*, in *Œuvres complètes, Poésie IV*, *op. cit.*, p. 577.

89 Victor Hugo, « L'océan d'en haut », *ibid.*, p. 706.

90 Claude Vigée, « Jonas ou l'angoisse devant la mission », in *Dans le creuset du vent*. Paris : Parole et Silence, 2003, p. 56.

91 Claude Vigée, *Aux sources de la littérature moderne : 1. Les Artistes de la faim* (1960) : *Essais*. Bourg-en-Bresse : Philippe Nadal, 1989, p. 21.

La lampe qui chantait doucement dans la nuit
rayonne-t-elle encore sous le tertre d'argile ?
Entre cave et grenier l'araignée solitaire
tissa dans la pluie froide une étoile polaire,
piégeant dans le filet de la brume hivernale
le souvenir glacé du soleil invisible.

Etincelle arrachée au noyau de minuit,
quel amour impossible, exultant sur les cendres,
a-t-il fait flamboyer dans ce foyer désert
la mémoire enfouie au cœur absent des choses ?⁹²

La métamorphose de l'insecte en lumière s'opère indirectement, par reflet et souvenir, se fondant sur une observation immédiate, précisément notée, mais témoigne, malgré tout, du feu, de la vie, de l'amour, que le monde, pour ainsi dire, est capable de nous restituer si nous le tutoyons. Hugo, porté par la force des idées, ne néglige pas non plus d'observer finement ce qui l'entoure.

Si nous tentons une brève poursuite de l'araignée chez Claude Vigée, nous la trouvons qui relie et lie à l'avenir, dans *La lutte avec l'ange* :

Chaque brindille, chaque feuille est nouée au réseau
Que tisse l'araignée aux quatre coins du monde.
Dans les feuillages neufs monte l'effroi d'un lendemain
Sinistre, dépouillé d'aurore et d'indulgence.⁹³

Elle se pose comme un voile sur le passé inaccessible :

Dans quels sentiers tissés de vitres d'araignées,
De racines de sel ou de lierres brûlés, –
Vers quelle enfance morte, au cœur des bois, l'hiver ?⁹⁴

Dans « Diaspora-Choral », l'image hugolienne est parfaite ; elle désigne l'état de déréliction qui éloigne l'oreille de la parole poétique :

Dans nos salles des pas perdus
la louange en fuyant
n'a laissé d'autre trace

92 Claude Vigée, « L'œuvre de l'araignée noire », *Apprendre la nuit* (1991), in *Jusqu'à l'aube future*, op. cit., pp. 378-379.

93 Claude Vigée, « Les supplices d'Ariel », *La lutte avec l'ange*, in *ibid.*, p. 67.

94 Claude Vigée, « Une île en Occident », *L'Avent, l'attente* (1949-1951), in *ibid.*, p. 84.

ailée, entre deux méchants courants d'air, là-haut,
qu'un squelette de mouche morte
flottant au vent du soir
avec sa toile d'araignée.⁹⁵

Notons la préposition, « avec », qui marque à quel point l'extase rechigne à se dissocier de l'errance, dans le labyrinthe. Caïn et Esaü, figures tragiques, puisque êtres vers la mort se détournant de la parole réparatrice, sont liés, jumeaux, à leur frère de sang, Abel et Jacob. Claude Vigée décrit Caïn comme appartenant au « monde de la fatalité silencieuse »⁹⁶ et insiste sur la gémellité entre Esaü et Jacob : « C'est dans la mesure où nous l'incarbons que nous comprenons si bien notre frère, notre ennemi juré Esaü... »⁹⁷ De même Hugo conçoit cette parfaite ambivalence, qui fait de la délivrance, non seulement une aspiration, – l'appel de l'aube –, mais aussi un refus de succomber à la tentation, involutive, du tragique : « ... et, comme un geôlier triste, / L'ombre Destin s'adosse au grand ciel constellé »⁹⁸.

Dis, tu n'as donc jamais attaché ta prunelle
Sur la profondeur morne, obscure et solennelle,
A l'heure où le croissant reluit,
Où l'on voit s'arrondir sur les mers remuées
Ce fer d'or qu'a laissé tomber dans les nuées
Le sombre cheval de la nuit ?⁹⁹

Lumière et obscurité s'entrelacent, l'une découlant de la fougue de l'autre, comme le monde d'en haut et le monde d'en bas se répondent, grâce au reflet. L'esprit poétique cherche dans le monde sa résonance et sa révélation. Claude Vigée partage avec Victor Hugo cet acquiescement qui a la puissance de l'allégresse.

Tout à coup son poitrail émerge du brouillard,
Il hennit au galop dans toutes les directions de l'espace :
Centaure ruiselant d'étoiles sous-marines,
Il viole la nuit du terrible avenir.
Bientôt un seul cheval, échappé de l'écume,
Emplira de son feu tous les chemins du monde.¹⁰⁰

95 Claude Vigée, « Diaspora-Choral », *Délivrance du souffle*, in *ibid.*, p. 289.

96 Claude Vigée, *Le Parfum et la cendre*. Paris : Grasset, 1984, p. 345.

97 Claude Vigée, *La Faille du regard*. Paris : Flammarion, 1987, p. 37.

98 Victor Hugo, I. « L'océan d'en haut », *Dieu*, in *Œuvres complètes, Poésie IV*, op. cit., p. 644.

99 Victor Hugo, « Tout le passé et tout l'avenir », *La Légende des siècles*, Nouvelle série, in *Œuvres complètes, Poésie III*, op. cit., p. 463.

100 Claude Vigée, « La maison des vivants », *La corne du Grand Pardon*, in *Jusqu'à l'aube future*, op. cit., p. 110.

Et l'on retrouve, entre ténèbres et feu, portée par la force vitale, cette aspiration à la plénitude de la jouissance, dans les épreuves du labyrinthe. « L'enfer », écrit Hugo dans *La fin de Satan* (1886), « c'est l'absence éternelle. »¹⁰¹ Claude Vigée écrit, dans *Apprendre la nuit* :

Quand le cœur parle au cœur
il n'a nul besoin d'une bouche :
l'oreille lui suffit.¹⁰²

C'est la résonance, – retour sur soi de la conscience qui produit l'étincelle dans le noir, ou complicité de deux consciences s'éclairant l'une l'autre –, qui transcende l'effroi face au tragique et fait fructifier le possible. L'obéissance à cette force vitale singulière, qui ébranle les limites et les certitudes d'un passé crispé sur lui-même, participe d'une complicité intérieure entre conscience transcendante et jouissance immanente. Elle se figure comme une sorte d'échelle des anges, porteuse de l'ouvert, « comme s'avancent les fontaines »¹⁰³, selon, l'expression de Rilke, traduit par Armel Guerne. Chez Hugo, le même terme, « prunelle », est utilisé pour l'interlocuteur humain dans « Tout le passé et tout l'avenir », et pour Dieu lui-même, comme le découvre Phtos, le titan, délivré de sa prison souterraine :

O stupeur ! il finit par distinguer, au fond
De ce gouffre où le jour avec la nuit se fond,
A travers l'épaisseur d'une brume éternelle,
Dans on ne sait quelle ombre énorme, une prunelle !¹⁰⁴

Il s'établit donc, entre Dieu et l'homme, une relation de lumière, de ressemblance et d'avenir. Dans cette projection divine sur le temps, ou plutôt, dans cette acception divine du devenir, l'être humain étreint, dans la conscience et le langage, sa propre force. En dépit des différences singulières et contextuelles, Goethe, Hugo et Claude Vigée se retrouvent. La beauté, pour eux, n'est pas la mort, mais l'étreinte singulière, consciente et donc lumineuse, de la vie. Si l'on ne peut parler, chez Claude Vigée, d'« énoncé de la démesure »¹⁰⁵, comme

101 Victor Hugo, *La fin de Satan* (1886), in *Œuvres complètes, Poésie IV, op. cit.*, p. 110.

102 Claude Vigée, « Sommeil, extase noire... », *Apprendre la nuit*, in *Jusqu'à l'aube future, op. cit.*, p. 391.

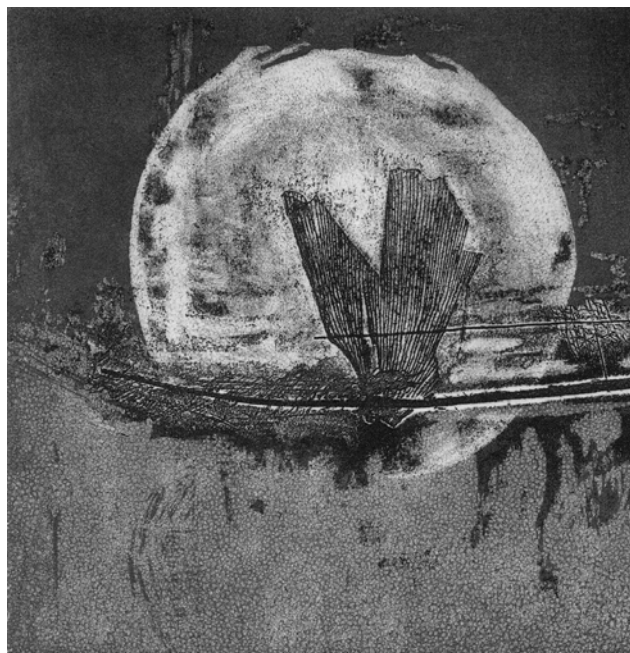
103 R.M. Rilke, Huitième élégie (1922), dédiée à Rudolf Kassner. *Les Élégies de Duino, Les Sonnets à Orphée*. Edition bilingue. Traduit de l'allemand par Armel Guerne. Paris : Seuil Points, 1974, pp. 74-75.

104 Victor Hugo, « La découverte du titan », III. « Entre géant et dieux », *La Légende des siècles*, Nouvelle série, in *Œuvres complètes, Poésie III, op. cit.*, p. 225.

105 Henri Meschonnic, « Recommencements de l'inachevable », in *Pour la poétique IV : Ecrire Hugo, op. cit.*, p. 19.

le fait Henri Meschonnic à propos de Hugo, on décèle toutefois chez lui une très forte dramatisation de la condition humaine dans son ambivalence. De même, on ne parlera pas d'une « énonciation qui inclut l'humain et le non-humain dans une pan-subjectivité »¹⁰⁶, mais on soulignera, comme chez Hugo, le « rapport même du cosmique à l'historique dans son œuvre »¹⁰⁷, ainsi que la conscience de la réalité de l'abîme, où puiser la force du poème qui incessamment aspire à le transcender.

Chalifert, 27-30 septembre 2017.



Rem, *Lévitation*. Eau-forte.

106 *Ibid.*, p. 21.

107 *Ibid.*, p. 105.

Judikael, *Somenames*. Aquatinte.

